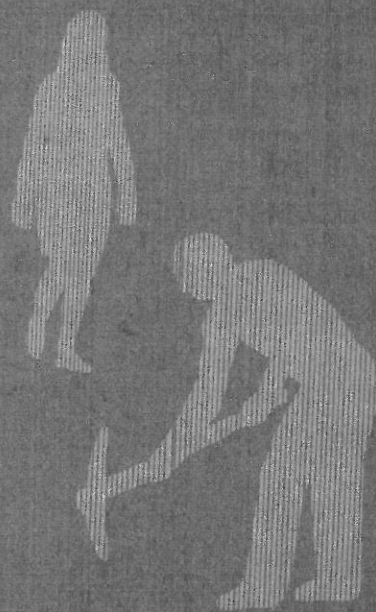


collection Philosophie et société



Edité par Nathalie Zaccaï-Reyners

Explication - Compréhension

Regards sur les sources et l'actualité
d'une controverse épistémologique



EDITIONS DE L'UNIVERSITE DE BRUXELLES

Explication – Compréhension

Regards sur les sources et l'actualité
d'une controverse épistémologique

Depuis la naissance des sciences humaines et sociales, les débats épistémologiques font rage sur la façon de penser les relations cognitives aux phénomènes sociaux et culturels. Si les grandes oppositions sont depuis longtemps tracées – entre dualisme et monisme, réductionnisme naturaliste ou herméneutique –, les discussions engagées aux intersections de ces positions ont largement contribué à nourrir les suites d'une controverse désormais classique. S'y révèlent des enjeux théoriques majeurs situés au cœur des développements contemporains de la philosophie de l'esprit, de la théorie de l'action, de la philosophie morale et de la philosophie des sciences. Outre les questions méthodologiques, et les tensions cardinales entre faits et valeurs, connaissances et intérêts, causes et raisons, déterminisme et volonté, c'est bien dès l'origine que cette controverse engage dans son sillage les paradoxes de la philosophie pratique. Avec elle surgissent les questions ontologiques classiques, invitant à poursuivre dans le même temps la réflexion sur la construction du savoir et sur ce que nous pouvons légitimement espérer connaître.

Au-delà des écoles, ce volume réunit des textes portant sur différents moments, enjeux ou figures de la controverse. Il en résulte une compréhension approfondie et plurielle des apports comme des malentendus qui la ponctuent.

Avec les contributions de Alain BOYER, Emmanuelle DANBLON, Florence DELMOTTE, Marc DOMINICY, Ekkehard EGGS, Jean-Louis GENARD, Juliette GRANGE, Stéphane HABER, Jacques HERMAN, Mark HUNYADI, Philippe RAYNAUD, Jean-Michel SALANSKIS, Claudine TIERCELIN, Nathalie ZACCAÏ-REYNERS.

www.editions-universite-bruxelles.be

ISBN 2-6004-1322-0



9 782800 413228

Max Weber : comprendre et expliquer

Florence DELMOTTE

Max Weber (1864-1920) est souvent considéré comme l'un des pères fondateurs de la sociologie en tant que discipline autonome. Mais son œuvre¹, énorme, est surtout celle d'un érudit qui s'est intéressé à de multiples aspects du monde humain – la religion, l'économie, la domination, la bureaucratie – et elle pourrait aussi bien être lue comme celle d'un historien de l'Occident ou d'un philosophe de la modernité. Max Weber a d'ailleurs marqué profondément non seulement différentes branches de la sociologie, de la sociologie des religions à celle du droit, mais aussi la réflexion épistémologique, l'analyse politique ou encore la philosophie du droit. Et Weber est toujours un auteur incontournable pour la pensée contemporaine, alors que les ambiguïtés et, pour certains, les contradictions d'une œuvre demeurée inachevée et à l'hérédité contestée, le placent aujourd'hui encore au centre de nombreuses controverses.

Peut-être en va-t-il de même pour la plupart des grands auteurs. Mais en ce qui concerne Weber, ces traits sans doute communs aux œuvres majestueuses – immensité, inachèvement, densité, ambiguïté – prennent un caractère quasi constitutif. C'est d'ailleurs pourquoi il apparaît particulièrement malaisé de « résumer » sa pensée. Sans rejeter la thèse selon laquelle on peut néanmoins trouver en elle-ci une unité, fut-elle « paradoxale »², ce qui suit ne vise d'ailleurs pas cet objectif. Tout au plus avons-nous choisi d'explorer certains aspects de l'épistémologie weberienne après avoir choisi un point de vue qui pouvait la caractériser : l'idée d'une complémentarité méthodologique nécessaire entre compréhension du sens et explication causale. Cette tentative prendra pour point de départ le livre de Karl-Otto Apel, *La*

*controverse explicative-comprendre*³. En sa première partie, il nous semble en effet offrir les éléments essentiels d'un récapitulatif sur l'enjeu principal de la discussion, centrale pour la fondation des sciences humaines, entre ce que nous

avons choisi d'appeler le « monisme » épistémologique – selon lequel les critères méthodologiques de scientificité ne diffèrent pas selon l'objet d'étude – et le « dualisme » épistémologique – selon lequel l'objet, et donc la méthode des sciences de la société, ou « de l'esprit », sont au contraire irréductibles à ceux des sciences de la nature. Avec Apel, nous essaierons de cerner à quel moment et de quelle manière Weber intervient dans la discussion.

Dans un premier temps, nous proposons donc une lecture à la fois rapide et simplifiée des deux premiers chapitres de l'ouvrage de Apel : « la première phase de la controverse ». Sous cet éclairage, nous exposerons ensuite quelques principes clefs de l'épistémologie de Max Weber. Enfin, toujours à partir de Karl-Otto Apel, nous tenterons de problématiser certaines de ces propositions en posant la question des limites de la conception wébérienne de l'expliquer-comprendre.

1. La première phase de la controverse expliquer-comprendre selon Karl-Otto Apel

1. Apel rappelle que la conception « dominante » de la science n'a pas existé de tout temps. On sait en effet que la fondation des sciences modernes date des environs du XVII^e siècle, annoncée par les travaux d'Erasme et de Copernic un siècle auparavant, poursuivie ensuite par ceux de Galilée et affirmée enfin par Newton. Ce n'est qu'alors que l'homme renonce, progressivement, à la compréhension téléologique du monde, à la vision du monde comme « ordonné », le plus souvent par Dieu, pour poursuivre des fins ultimes. Depuis Hume et Kant au XVIII^e, jusqu'à Comte et Mill au XIX^e, les philosophes entérinent cette nouvelle conception de la nature : celle-ci n'est plus humaine, ni magique ou pourvue d'une âme, mais devient un ensemble de relations mathématiquement analysables.

Autrement dit, les phénomènes qui se produisent dans le monde naturel nous entourant et que nous percevons grâce à nos sens, ces phénomènes n'ont pas en soi de signification : ils ne poursuivent aucun but déterminé, par exemple par Dieu ; ils ne manifestent aucune intention. « Connaître » ces phénomènes ne signifie donc pas les « comprendre » par empathie mais bien les expliquer causalement : c'est-à-dire, pour Hume et Kant, Comte et Mill (lus par Apel), découvrir les lois qui les régissent. Ce qui implique que la relation entre le « sujet » de la connaissance – l'homme, le savant, le « chercheur » – et l'« objet » de la connaissance – la nature – se définit comme une relation de différence absolue, ou d'extériorité radicale : il n'y a pas, dans le processus de connaissance, de pouvoir de la sensibilité ou de l'empathie, ni, surtout, de médiation autre que l'expérimentation, au sens de la vérification par l'observation et la mesure des hypothèses posant une régularité ou une loi ⁴.

Au XIX^e siècle, pour les fondateurs des sciences de l'esprit, la question se pose de savoir si l'explication sur la base d'hypothèses-lois doit aussi prévaloir dans le domaine des sciences historiques et sociales comme condition de leur scientificité. Or si la problématique de ces sciences se révèle à ce point différente que les exigences d'un certain type de compréhension doivent être reconnues comme valides. Or à cette question, on sait qu'il existe, toujours dans la première phase de la « controverse », au moins deux réponses qu'on peut schématiquement opposer : celle du « scientisme positiviste », et celle des fondateurs des sciences de l'esprit autonomes, plus

précisément celle de Dilthey et des néokantien, également influencés par Hegel. Quand les auteurs du scientisme positiviste vont réaffirmer le paradigme des sciences naturelles, nomologico-déductives, et avec lui l'idéal d'objectivité théorique, soit un modèle de connaissance dégagé de toute compréhension et de toute communication, les fondateurs des sciences de l'esprit autonomes vont tracer une autre voie.

Ces derniers partent de l'idée que les faits de la réalité historique et sociale diffèrent fondamentalement des faits naturels. Et ce, d'abord et avant tout parce que lorsqu'il étudie les productions artistiques ou intellectuelles d'autres hommes, ou lorsqu'il se penche sur les relations que ses semblables entretiennent ou ont entretenues entre eux, l'homme n'a pas affaire à des « objets extérieurs » comme lorsqu'il étudie la nature. En fait, dans ces domaines, de l'histoire, de la politique, de la religion ou du droit, l'homme a affaire à lui-même – puisqu'il s'agit là d'autant de manifestations de l'Esprit humain dont parle Hegel. Il s'agit en conséquence d'une relation cognitive fondamentalement différente puisque l'homme est potentiellement à la fois « sujet » et « objet » de la connaissance. A tout le moins, il existe forcément une interaction, voire une communication entre « l'homme-sujet » de la connaissance et « l'homme-objet » de la connaissance, au point qu'on peut se demander s'il est encore approprié de parler de « sujet » et d'« objet ».

Le modèle de la connaissance ne saurait donc plus être celui de la pure objectivité théorique pour les « dualistes », ainsi amenés à ouvrir le concept de science à la problématique de la raison pratique dont parlait Kant. Les « dualistes » estiment en effet qu'il faut adapter la méthode aux problèmes propres aux sciences humaines au lieu de restreindre le champ des problèmes en fonction des exigences imposées par une méthode fondée sur le principe de l'objectivité.

Ce qui nous importe de retenir ici, c'est que les « dualistes » remettent radicalement en cause les présupposés du scientisme, et en tout premier lieu celui qui affirme que le sujet de la connaissance produit son objet « de l'extérieur » sans être influencé par lui en retour. Ainsi Dilthey, avec sa notion d'« expérience générale de la vie », va montrer que l'individu en son identité se constitue en communiquant avec ses semblables, et que cette communication porte une connaissance de soi-même et des autres d'origine sociale, interactive. C'est l'idée que le social ou la socialisation produit spontanément un savoir, sur lequel se fondent les sciences de l'esprit.

Les fondateurs des sciences de l'esprit autonomes n'entrent pas seulement en conflit avec le modèle de l'objectivité théorique pure, mais aussi avec une certaine interprétation de Hegel⁵. En affirmant la dimension « pratique » de la relation entre le sujet de la connaissance et son « objet » humain, les « dualistes » en effet insistent sur le caractère inachevé et évolutif de la connaissance de l'homme par lui-même. Pour eux, il ne saurait donc exister de « point de vue privilégié » – pas même à titre d'idéal – d'où l'on pourrait contempler le monde des hommes dans sa totalité, puisque ce même monde s'édifie, s'enrichit, se complexifie, évolue perpétuellement. Notons déjà que cette critique de « l'illusion spéculative » occupe chez Weber une place centrale. Plus généralement, une telle critique s'accompagne chez les « dualistes » du refus de ressusciter l'explication téléologique contre le modèle d'explication causale proposé par les sciences de la nature. Il ne s'agit pas, autrement dit, de remplacer l'explication d'un événement par les causes efficientes, soit le modèle mécaniste, par

quel les critères
de sciences de
la nature
sont rapides et
différents de
celles des sciences
humaines. Or à cette
différence, nous
ajoutons la question des

existe de tout
s'entendons du
e auparavant,
n'est qu'alors
de du monde,
ur poursuivre
XIX^e,
ci n'est plus
de relations

tion se pose
loir dans le
nificité. Ou
s'exigences
s. Or à cette
ntroverse»,
scientisme
omes, plus

le modèle de la causalité finale, soit une explication spéculative de l'histoire du monde à partir de « causes finales », de « fins ultimes » se réalisant elles-mêmes ⁷.

2. Non. Il s'agit bien plutôt de faire droit à la méthode compréhensive, justifiée par le constat que les sciences sociales et historiques ont affaire à des relations entre des personnes ou entre des symboles, c'est-à-dire à des actions ou à des significations, constituées ou non en systèmes. Et non à des relations entre des choses : le modèle de la causalité mécanique perd donc de sa pertinence et se révèle au moins insuffisant, si pas complètement inutilisable. Et c'est ainsi, note Karl-Otto Apel, que dans son texte de 1858, Droysen pour la première fois distingue terminologiquement entre « expliquer » et « comprendre », le premier terme se rapportant à la connaissance mathématique ou physique des sciences dites naturelles, le second référant à la connaissance historique des sciences du même nom. La voie est alors ouverte à la distinction, voire, parfois, à une véritable opposition, entre sciences explicatives et sciences compréhensives.

« Le but de la recherche historique, écrit Droysen, n'est pas d'expliquer, c'est-à-dire de déduire ce qui est postérieur à partir de ce qui est antérieur, ou les phénomènes à partir de lois, comme quelque chose de nécessaire, comme de simples effets et développements. Si la nécessité logique de ce qui est postérieur résidait dans ce qui lui est antérieur, il n'existerait à la place du monde moral qu'un analogon de la matière éternelle et du processus matériel. Si la vie historique n'était que la simple reproduction de ce qui toujours demeure semblable, elle serait sans liberté, sans responsabilité, sans contenu moral, elle serait purement nature organique » ⁸. Droysen affirme ainsi l'irréductibilité de la connaissance historique à une quelconque subsomption de phénomènes sous des lois. On le verra, Weber reprend l'argument, qui sous-tend de part en part son propos. Néanmoins, chez ce dernier, la distinction entre les sciences historiques et les sciences dites « exactes » ne se laisse pas ramener à une opposition de principe, par ailleurs récusée par l'auteur, entre expliquer et comprendre. Car pour Weber, on le verra, les sciences historiques et sociales ont aussi à expliquer les phénomènes qu'elles abordent ; simplement, dans leur cas, « expliquer », c'est-à-dire rechercher des causes, signifie tout autre chose que déduire des phénomènes de lois.

Même si elle connaît des précédents, notamment dans la philosophie allemande, la « controverse expliquer-comprendre » dont parle Apel ne démarre véritablement qu'avec Dilthey et sa tentative de donner aux sciences de l'esprit une fondation épistémologique autonome, laquelle sera reprise et modifiée, entre autres par le néokantien Rickert, puis par Weber. Pour Dilthey, « la première condition de possibilité de la science de l'esprit consiste en ce que je suis moi-même un être historique, en ce que celui qui explore l'histoire est le même que celui qui fait l'histoire » ⁹. Que l'objet de la connaissance ne soit pas extérieur au sujet de la connaissance ne constitue donc pas un obstacle, infranchissable, pour la validité scientifique de la connaissance des phénomènes humains mais représente au contraire la condition de possibilité de ce type de savoir. Chez Dilthey, le cercle herméneutique n'est pas vicieux mais vertueux. Et, à nouveau, cette thématique occupe une place centrale dans la réflexion épistémologique de Weber, pour qui « la présupposition transcendantale de toute science de la culture » réside « dans le fait que nous sommes des êtres civilisés, doués

de la faculté et d
lui attribuer un s

Les néokant
spécificité des p
celle des scienc
Selon Apel, leu
l'Ecole de Heide
considèrent com
tout relativisme

Concernant
l'identification d
l'herméneutique
ainsi avec la thé
son objet. Mais,
« la » question p
de l'esprit, on n'
la vie ») tout autr
naturels ¹².

Désireux d'e
la validité « obje
la compréhensio
wébérienne d'un
aux valeurs, exig
doivent valoir un
la validité objecti
en dernière instar
donc l'objectivité

2. Comprendre

Voici donc,
lequel s'inscrit, l
la spécificité de
conception des
plus précisément
du courant que
complémentarité
concerne l'étude
auteurs que l'on
peut-être l'un de
des méthodes. C
distinction entre
de la nature, d'au
entre sciences « c

Il faut aussi
propositions mét

de la faculté et de la volonté de prendre consciemment position face au monde et de lui attribuer un sens» ¹⁰.

Les néo-kantiens dont parle Apel, et Weber à leur suite, affirment de même la spécificité des phénomènes humains, « historiques » ou « culturels » et, par suite, celle des sciences qui les étudient, s'inscrivant ainsi dans la postérité de Dilthey. Selon Apel, leurs conceptions divergent néanmoins. En effet, les néo-kantiens de l'École de Heidegger (Windelband et Rickert) veulent d'une part remédier à ce qu'ils considèrent comme le « psychologisme » du premier Dilthey, et d'autre part éviter tout relativisme ¹¹.

Concernant le psychologisme de Dilthey, les néo-kantiens visent en réalité l'identification du sujet de la connaissance à son « objet-sujet », identification que l'herméneutique implique selon eux et qu'ils rejettent. Les néo-kantiens renoueraient ainsi avec la théorie kantienne de la connaissance selon laquelle le sujet construit son objet. Mais, ce faisant, ces auteurs renonceraient, toujours selon Apel, à explorer « la » question posée par Dilthey, qui se demandait si, dans le domaine des sciences de l'esprit, on n'avait pas affaire à un type d'expérience (« l'expérience générale de la vie ») tout autre que « l'expérimentation » qui prévaut dans l'étude des phénomènes naturels ¹².

Désireux d'écarter tout relativisme, les néo-kantiens veulent aussi s'assurer de la validité « objective », universelle, des résultats de la connaissance procédant de la compréhension. Les travaux de Rickert en particulier annonceraient l'exigence webérienne d'une compréhension « axiologiquement » neutre, ou neutre par rapport aux valeurs, exigence selon laquelle les propositions de la science historique et sociale doivent valoir universellement ou du moins tendre vers cet objectif. Mais pour Rickert, la validité objective des résultats des sciences empiriques de la culture dépend encore en dernière instance de la manière dont la philosophie est capable de fonder l'unité (et donc l'objectivité) d'un ordre de valeurs ¹³. Weber, lui, abandonne ce présupposé.

2. Comprendre et expliquer chez Max Weber

Voici donc, brossée à gros traits, l'origine du courant épistémologique dans lequel s'inscrit, pour Apel, la pensée de Max Weber. Tentons à présent d'examiner la spécificité de son intervention dans la controverse expliciter-comprendre et la conception des sciences compréhensives qu'il développe. Nous nous arrêterons plus précisément sur un des aspects illustrant l'originalité de Max Weber au sein du courant que nous avons appelé le « dualisme épistémologique » : l'idée d'une complémentarité fondamentale entre la compréhension et l'explication en ce qui concerne l'étude scientifique des phénomènes historiques et sociaux. Car parmi les auteurs que l'on peut placer dans la lignée du dualisme néo-kantien, Max Weber est peut-être l'un de ceux qui ont le plus insisté sur l'idée d'une telle complémentarité des méthodes. Chez Max Weber en effet, comme nous l'annonçons plus haut, la distinction entre les sciences historiques et sociologiques, d'une part, et les sciences de la nature, d'autre part, ne se laisse pas ramener à une opposition méthodologique entre sciences « compréhensives » et sciences « explicatives ».

Il faut aussi souligner d'emblée que les conceptions épistémologiques et les propositions méthodologiques de Weber ne paraissent pas pouvoir être abstraites de

du monde
stifiée par
entre des
ifications,
modèle de
suffisant,
dans son
ent entre
naissance
rant à la
verte à la
natives et
xpliquer,
ir, ou les
simples
ait dans
analogon
it que la
s liberté,
ique» ⁸.
elconque
rgument,
stinction
ramener
liquer et
iales ont
eur cas,
à déduire
emande,
blement
ndation
s par le
ssibilité
ique, en
Que
onsttue
naissance
ssibilité
flexion
le toute
s, doués

ses travaux d'historien et de sociologue ¹⁴. A la différence, peut-être, d'un Dilthey, Weber ne semble pas vouloir donner à ses réflexions théoriques la dimension d'une « fondation » pour les sciences humaines. Dans tous les cas, pour Weber comme d'ailleurs pour Dilthey, l'épistémologie ne saurait déterminer « du dehors » les normes de la recherche. Au contraire, la méthodologie ne peut être qu'une « réflexion sur les moyens qui se sont vérifiés dans la pratique (...) ». Une science ne se laisse fonder et ses méthodes ne progressent qu'en soulevant et en résolvant des problèmes qui se rapportent à des faits, mais jamais encore les spéculations purement épistémologiques et méthodologiques n'y ont joué un rôle décisif ¹⁵. Toute réflexion sur les méthodes doit donc partir de la pratique de la recherche et sa tâche est de mettre au jour les présupposés souvent implicites du travail scientifique dans le but d'éliminer les représentations qui l'entravent ¹⁶. En ce sens, l'épistémologie webérienne porte davantage sur les limites des sciences historiques et sociologiques, ou encore sur les limites de l'objectivité de la connaissance dans leur domaine d'objet. Plus largement, on pourrait dire que Weber nous enseigne avant tout ce que la science des phénomènes humains n'est pas, ne doit pas être et ne saurait être...

1. Comme pour Dilthey et les néokantiens, ces sciences sont certes pour Max Weber des disciplines autonomes, au sens où leurs tâches et leurs méthodes ne peuvent être calquées sur les modèles et les outils forgés par les sciences naturelles ¹⁷. Mais cela n'empêche aucunement que l'explication causale existe dans les disciplines historiques, quand bien même celles-ci sont d'abord des sciences compréhensives. En effet, les sciences historiques et sociologiques, les sciences humaines ou « de la culture », ont aussi pour tâche d'« expliquer » les phénomènes qu'elles étudient. Car « connaître » les phénomènes sociaux, culturels et historiques ne signifie pas seulement les « comprendre », ou interpréter leur signification. Simplement, dans ces domaines, précise Weber, « expliquer », c'est-à-dire rechercher des causes, signifie tout autre chose que « déduire les phénomènes de lois ». Nous y reviendrons.
2. Contrairement à ce que défendaient Auguste Comte ou Emile Durkheim – deux autres « pères fondateurs » de la sociologie – le but n'est plus chez Weber de « subordonner la morale et la politique aux exigences de l'esprit positif » ^{17bis}. La science ne peut dicter aux hommes comment ils doivent vivre, ni aux sociétés comment elles doivent s'organiser. Ses résultats n'ont pas vocation à être traduits, appliqués dans la pratique, même s'ils peuvent éclairer certains problèmes concrets en interrogeant ce qui échappe aux acteurs (sociaux, politiques, économiques). Le scientifique, dans l'exercice de son métier, doit surtout s'abstenir de porter des jugements de valeur, même si certaines valeurs orientent son intérêt vers certaines questions plutôt que d'autres. Enfin, le scientifique ne peut décider pour l'homme d'action, par exemple pour l'homme politique, quelles fins il faut poursuivre, quels moyens il faut mettre en œuvre ou quelles valeurs il faut défendre.

« Nous ne pensons pas », écrit Weber, « que le rôle d'une science de l'expérience puisse jamais consister en une découverte de normes et d'idéaux à caractère impératif d'où l'on pourrait déduire des recettes pour la pratique » ¹⁸ ; « une science empirique », ajoute-t-il plus loin, « ne saurait enseigner à qui que ce soit ce qu'il doit faire, mais seulement ce qu'il peut faire et – le cas échéant – ce qu'il veut faire » ¹⁹. Pourquoi ? Parce que dans le monde moderne rationalisé, il existe un pluralisme irréductible des

valeurs, lesquelles du monde, des co marque le « désert » la croyance – cro veut – en une final monde moderne re le fait de l'individ scientifique, leque affirmer sa neutral

3. D'autre part, c de Karl Marx ou l selon Weber conn ci. Pourquoi ? Par toujours en mouve duquel on pourrait ne peut prétendre social et de l'histo fonctionnement so

Max Weber « synthèses histori de l'histoire » ²¹ ; pl pensée toujours in rentrer la réalité his à nouveau la « dé son futur » ²². Selon déductive constitu Weber » ²³.

Pour Weber, d'interprétation en sur le monde. Au c infinie des angles « historique de Mar cause de la préémir statut que revendiq cette approche est dévoiler les lois de pour ce qu'elle est développement hist

4. Pour Max We comme inachevée. la connaissance de sera jamais « comp de ce type de conn qu'on peut adopter « Il n'existe absolu

valeurs, lesquelles s'opposent les unes aux autres. L'autre « face » de la rationalisation du monde, des conduites et des connaissances serait en effet « la perte de sens » qui marque le « désenchantement du monde », celui-ci correspondant à l'effacement de la croyance – croyance « prémoderne », « préscientifique », « prérationnelle » si l'on veut – en une finalité éthique de l'existence. Ce qui nous importe ici, c'est que dans ce monde moderne rationalisé et privé de sens, le choix entre les valeurs ne peut être que le fait de l'individu qui décide : il ne peut être fondé rationnellement par un discours scientifique, lequel doit au contraire respecter ce pluralisme « axiologique » et donc affirmer sa neutralité par rapport aux valeurs²⁰.

3. D'autre part, contrairement à ce que semblaient induire le matérialisme historique de Karl Marx ou les travaux d'Auguste Comte, les sciences de l'homme ne peuvent selon Weber connaître l'intégralité de l'histoire humaine ni dévoiler l'avenir de celle-ci. Pourquoi ? Parce que la réalité historique et sociale est infinie dans sa diversité, et toujours en mouvement. Il ne saurait donc exister de point de vue privilégié à partir duquel on pourrait l'appréhender dans sa totalité, comme finie. En conséquence, on ne peut prétendre qu'il existe ou qu'il existera jamais une science « achevée » du social et de l'histoire, consistant en un système définitivement élaboré de « lois » du fonctionnement social et du développement historique.

Max Weber critique ainsi « l'illusion spéculative » imprégnant les grandes synthèses historiques du XIX^e siècle, et non seulement la philosophie hégélienne de l'histoire²¹ ; plus largement, il vise l'appauvrissement que certains systèmes de pensée toujours influents font subir à la connaissance historique en tâchant de faire rentrer la réalité historique et sociale dans une théorie finie, complète, dont on pourrait à nouveau la « déduire », expliquer intégralement son développement voire prédire son futur²². Selon Raynaud, « le thème de l'impossibilité d'une science sociale déductive constitue en fait le principal leitmotiv de l'œuvre méthodologique de Max Weber »²³.

Pour Weber, on ne peut réifier les concepts, transformer des hypothèses d'interprétation en lois, absolument ce qui doit rester un point de vue parmi d'autres sur le monde. Au contraire, il faut avant tout reconnaître la pluralité potentiellement infinie des angles d'approche, des manières d'appréhender le réel. Le matérialisme historique de Marx, par exemple, n'est pas principalement contesté par Weber à cause de la prééminence qu'il accorde aux facteurs économiques : c'est bien plutôt au statut que revendiquerait la théorie marxienne que Weber s'en prend²⁴. Pour Weber, cette approche est dangereuse en tant qu'elle prétend embrasser toute l'histoire et dévoiler les lois de son évolution. Mais la même théorie est précieuse si on l'utilise pour ce qu'elle est : un modèle d'interprétation parmi d'autres de certains aspects du développement historique.

4. Pour Max Weber, on ne peut donc concevoir la science sociale autrement que comme inachevée. Si l'on préfère, il est impératif de commencer par reconnaître la connaissance de l'histoire et des sociétés sera toujours « partielle » ou qu'elle ne sera jamais « complète ». On pourrait même dire qu'il s'agit là d'un trait constitutif de ce type de connaissance. Et ce, en raison même de l'infinie des points de vue qu'on peut adopter pour appréhender les faits historiques. A ce sujet, Weber écrit : « Il n'existe absolument pas d'analyse scientifique « objective » de la vie culturelle

Dilthey, comme normes n sur les onder et s qui se logiques méthodes jour les iner les e porte sur les gement, omènes : Weber ne peut prétendre qu'il existe ou qu'il existera jamais une science « achevée » du social et de l'histoire, consistant en un système définitivement élaboré de « lois » du fonctionnement social et du développement historique. Max Weber critique ainsi « l'illusion spéculative » imprégnant les grandes synthèses historiques du XIX^e siècle, et non seulement la philosophie hégélienne de l'histoire²¹ ; plus largement, il vise l'appauvrissement que certains systèmes de pensée toujours influents font subir à la connaissance historique en tâchant de faire rentrer la réalité historique et sociale dans une théorie finie, complète, dont on pourrait à nouveau la « déduire », expliquer intégralement son développement voire prédire son futur²². Selon Raynaud, « le thème de l'impossibilité d'une science sociale déductive constitue en fait le principal leitmotiv de l'œuvre méthodologique de Max Weber »²³. Pour Weber, on ne peut réifier les concepts, transformer des hypothèses d'interprétation en lois, absolument ce qui doit rester un point de vue parmi d'autres sur le monde. Au contraire, il faut avant tout reconnaître la pluralité potentiellement infinie des angles d'approche, des manières d'appréhender le réel. Le matérialisme historique de Marx, par exemple, n'est pas principalement contesté par Weber à cause de la prééminence qu'il accorde aux facteurs économiques : c'est bien plutôt au statut que revendiquerait la théorie marxienne que Weber s'en prend²⁴. Pour Weber, cette approche est dangereuse en tant qu'elle prétend embrasser toute l'histoire et dévoiler les lois de son évolution. Mais la même théorie est précieuse si on l'utilise pour ce qu'elle est : un modèle d'interprétation parmi d'autres de certains aspects du développement historique. 4. Pour Max Weber, on ne peut donc concevoir la science sociale autrement que comme inachevée. Si l'on préfère, il est impératif de commencer par reconnaître la connaissance de l'histoire et des sociétés sera toujours « partielle » ou qu'elle ne sera jamais « complète ». On pourrait même dire qu'il s'agit là d'un trait constitutif de ce type de connaissance. Et ce, en raison même de l'infinie des points de vue qu'on peut adopter pour appréhender les faits historiques. A ce sujet, Weber écrit : « Il n'existe absolument pas d'analyse scientifique « objective » de la vie culturelle

ou (...) des manifestations sociales qui serait indépendante des points de vue spéciaux et unilatéraux grâce auxquels ces manifestations se laissent explicitement ou implicitement, consciemment ou inconsciemment sélectionner pour devenir l'objet de la recherche (...)»²⁵.

Or cette sélection que le chercheur est bien obligé de faire, pour construire son objet d'étude, s'opère en fonction de ses propres intérêts, lesquels dépendent entre autres de ses « valeurs », de ses convictions²⁶. Mais un tel procédé ne menace pas forcément la scientificité des résultats. La validité des résultats d'une étude menée en sciences humaines n'est pas en effet menacée par l'indispensable travail de sélection de l'objet, si toutefois deux conditions sont remplies : d'abord, il faut que le savant expose clairement les valeurs qui commandent la sélection des événements ou des phénomènes qu'il juge importants (c'est-à-dire dignes d'être étudiés selon lui) ; ensuite, il faut que dans le moment de l'étude scientifique à proprement parler, le même savant prenne ses distances par rapport aux valeurs qui ont orienté son intérêt initial. Car pour Weber, rappelons-le, les résultats de la science empirique doivent être « objectifs » : les propositions scientifiques doivent (au moins prétendre) valoir universellement, pour tous ceux qui recherchent la vérité, indépendamment de leurs convictions et de leurs valeurs²⁷.

Si les deux caractéristiques semblent peu conciliables, ce n'est qu'en apparence. A première vue, on peut certes se demander comment une connaissance nécessairement subordonnée aux questions que le chercheur pose à la réalité – infiniment diverse, d'où la nécessité de sélectionner les individualités historiques ou les singularités sociales qu'on veut connaître – en fonction de ses intérêts et donc de ses propres valeurs peut seulement prétendre à l'objectivité, c'est-à-dire à la validité universelle de ses résultats. Néanmoins, pour Weber, il n'existe aucune incompatibilité entre ces deux aspects de la recherche. Si l'intérêt de la connaissance – donc des réponses, des résultats de la science – dépend de l'intérêt des questions posées par le savant – et donc de l'intérêt de ces questions pour celui, le savant, le chercheur, qui les pose – la validité « objective » de ces réponses dépend quant à elle de la validité objective des méthodes mises en œuvre. La connaissance est en même temps toujours « partielle » et en même temps universellement valide à partir du point de vue initialement adopté²⁸.

5. Mais quelle est justement cette « méthode » garantissant l'objectivité des sciences historiques ? Pour Max Weber, il est clair que les sciences historiques ou de la culture sont avant tout des sciences compréhensives, et il définit la sociologie comme la science compréhensive de l'activité sociale²⁹. Pourquoi ? Parce que le monde historique se distingue selon lui par l'existence de systèmes symboliques (les images religieuses du monde ou les conceptions morales par exemple). Weber donne d'ailleurs à ceux-ci une sorte de prééminence. Et c'est pourquoi bien souvent on oppose Weber à Marx – en tant qu'il aurait donné une importance symétrique aux facteurs de type culturel, par opposition aux facteurs économiques. Néanmoins, ce n'est pas en ce sens que la conception weberienne peut être considérée comme une « réplique » au marxisme ou plutôt au matérialisme historique. Car il n'y a pas d'« idéologisme » chez Weber, pas de déterminisme (« inversé ») par les idées ou les valeurs culturelles : « Notre dessein n'est nullement de substituer à une interprétation

causale
et de l'
faire d
idéolog

Cc
– « l'é
premiè
science
et elle
vivant
certain
monde
d'agir]
signific
rationn
rappor
adapté
signific

Re
signific
des co
ou les
« seco
l'activi
qui, ne
celle d
rationn
la soci
« actio
de bas
métho
du soc

6. D'
est de
exemp
entre a
capital
Son bu
des ho
passé,

«]
« est u
compr
Weber
car c'

causale exclusivement «matérialiste», une interprétation spiritualiste de la civilisation et de l'histoire qui ne serait pas moins unilatérale»³⁰, écrit-il. Il s'agit seulement de faire droit à des facteurs très spécifiquement humains (comme les religions et les idéologies) et d'évaluer leur importance.

Comme il s'agit donc, entre autres, d'étudier des systèmes symboliques — «l'éthique» protestante, «l'esprit» du capitalisme —, les appréhender signifie en premier lieu mettre au jour leur cohérence interne, exercice propre à la méthode des sciences historiques. C'est en quelque sorte la tâche première des sciences historiques et elle ne peut se faire qu'en référence à des idées de valeurs : celles de l'historien, vivant à une certaine époque. De même, la spécificité du monde social appelle d'une certaine manière une science compréhensive. Parallèlement à ce que nous avons dit du monde historique, on pourrait dire que la spécificité du monde social, c'est la capacité d'agir propre à l'homme. L'individu est le seul être capable de donner un «sens», une signification à ses comportements, qui deviennent alors des actions, plus ou moins rationnelles selon qu'elles sont définies par l'affectif, la tradition, la rationalité par rapport à des valeurs, ou par rapport à une fin nécessitant de déployer des moyens adaptés. La tâche première de la sociologie est donc de comprendre ce sens, cette signification que l'homme peut donner à ses comportements.

Remarquons que la réalité historique et sociale n'est pas réductible à des significations, des représentations, des idées ou des valeurs. Sans doute la plupart des comportements humains sont-ils inconscients, prédéterminés par les pulsions ou les habitudes (et donc non porteurs d'un «sens subjectif»)... comme une «seconde nature»³¹. Dire que la sociologie est la science compréhensive de l'activité sociale ne signifie donc pas que «la» connaissance du monde social — ce qui, nous l'avons vu, ne veut strictement rien dire pour Weber — se laisse réduire à celle des actions rationnelles³². Bien plutôt, l'action, et par excellence «l'activité rationnelle en finalité», pourrait être considérée comme l'objet «idéal typique» de la sociologie³³. De même, lorsque Weber pose que l'individu, seul porteur d'une «action significative», fût-elle collective ou orientée vers autrui, constitue «l'unité de base» de la sociologie compréhensive³⁴, la proposition est strictement d'ordre méthodologique, et non «ontologique» : elle n'implique pas une conception atomiste du social³⁵.

6. D'un autre côté, si l'objectif premier de la méthode propre aux sciences sociales est de reconstruire des relations de sens entre des systèmes symboliques — par exemple entre un système symbolique religieux, l'éthique protestante, caractérisée entre autres par l'ascétisme intramondain, et un système symbolique social, l'esprit du capitalisme, fondé sur l'accumulation et le réinvestissement — Weber n'en reste pas là. Son but est de découvrir si et comment ces systèmes symboliques influencent l'action des hommes. Le but est en effet de comprendre la réalité de ce qui se passe ou s'est passé, concrètement.

«La science sociale que nous nous proposons de pratiquer», écrit Weber, «est une science de la réalité»³⁶. Ce qui implique, entre autres, que la sociologie compréhensive ne saurait s'en tenir à une herméneutique des significations. Selon Weber, la reconstruction scientifique du réel doit ainsi intégrer le principe de causalité car c'est ce principe qui conditionne véritablement l'objectivité des résultats des

ints de vue
icitement ou
nir l'objet de

instruire son
endent entre
menace pas
je menée en
de sélection
ne le savant
ents ou des
selon lui) ;
nt parler, le
son intérêt
que doivent
ndre) valoir
ent de leurs

pparence. A
ssairement
ent diverse,
singuliers
ses propres
universelle
té entre ces
conscs, des
savant — et
s pose — la
jective des
partielle»
vitalement

tivité des
oriques ou
sociologie
rce que le
mboliques
le). Weber
n souvent
ymétrique
éanmoins,
se comme
n'y a pas
ées ou les
rprétation

sciences historiques et sociales. Autrement dit, quelle que soit l'évidence d'une interprétation, elle doit toujours être vérifiée par l'imputation causale³⁷. Les interrogations de Weber portent donc sur l'existence de liens de causalité, c'est-à-dire, pour lui, de connexions causales partielles entre certains aspects des individualités historiques qu'on étudie³⁸. Dans l'exemple donné par *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, l'hypothèse est que les systèmes symboliques (moraux ou religieux) peuvent avoir une portée axiologique, c'est-à-dire devenir des valeurs susceptibles d'être « activées » et par suite d'orienter l'action, lorsque certaines idées que ces systèmes symboliques comprennent « rencontrent » certains intérêts sociaux. Or cette activation de certaines idées de valeurs en fonction des intérêts peut être « expliquée » par des « motivations » de divers ordres.

Mais, attention, il s'agit toujours d'établir « des » liens de causalité, des connexions causales. Ces liens et connexions ne sont que potentiels et doivent à leur tour être vérifiés par la méthode « probabiliste ». Celle-ci consiste alors à se demander, par hypothèse, « ce qui se serait passé » si l'élément sur lequel on s'interroge quant à son importance causale avait été absent³⁹. C'est par cette procédure comparative que Weber parvient à établir le caractère causal de certains éléments de l'éthique protestante pour le développement du capitalisme occidental.

En ce sens, la recherche des causes n'implique aucun déterminisme. En effet, les connexions causales n'ont aucun caractère de nécessité. Dans notre exemple, il s'agit de savoir si l'on peut relier certains traits du capitalisme à certaines représentations religieuses, propres à la seule société dans laquelle ce système économique s'est développé. Il ne s'agit donc pas d'établir que ces mêmes représentations impliquaient nécessairement le développement d'un tel système. En outre, répétons-le, les connexions causales sont toujours partielles : la méthode wébérienne ne vise pas à expliquer intégralement un phénomène par un autre, à faire d'un événement la conséquence d'un autre. Enfin, ces connexions causales ne sont pas généralisables sous formes de lois. Cela ne veut pas dire que la science telle que la conçoit Weber nie l'existence de régularités en ce qui concerne les phénomènes historiques et sociaux, ni même qu'elle ignore l'importance explicative de telles régularités. Simplement, pour Weber, « la connaissance des lois de la causalité ne saurait être le but, mais seulement le moyen de la recherche »⁴⁰ dans les sciences de la culture, pour lesquelles, en outre, « la connaissance du général n'a jamais de prix pour elle-même », puisque « ce que nous cherchons à atteindre, c'est précisément la connaissance d'un phénomène historique, c'est-à-dire significatif dans sa singularité »⁴¹.

Ainsi, pour Max Weber, la question méthodologique de la causalité et la question « métaphysique » de la nécessité historique doivent rester bien distinctes⁴². Pour lui, le refus de tout déterminisme n'entraîne donc en rien le rejet de la notion de causalité. Car dans l'épistémologie wébérienne, la recherche des causes, l'explication causale, n'empêche aucunement de laisser sa place à l'intervention d'éléments singuliers, à savoir l'action des hommes, qui peuvent toujours changer le cours de l'histoire. Bien loin de rejeter l'explication causale hors du champ des sciences compréhensives, Weber prône plutôt un usage « critique », au sens de limité, de la notion de causalité dans les sciences de la société.

3. Quelques n

La reconstruire « n'comprendre » n'propos de Weber qu'elle offre un l'intérieur de la guise de conclus

1. Au sujet du r d'ites compréhens qui nous apparaît pratique et, d'autr lois qu'il écarte. la méthodologie le fait que chez W une connaissance de l'épistémolog seulement requis dans tous les cas rien quant à sa v moyen de l'imput

Weber aurai entre compréhens compréhensive ri laquelle la comp hypothèses indig rendre possible l'e à un moment prés en reconnaissant l peut-être à une dé nécessité du conti jour des motivatio

Mais d'un aut que Weber échapp pas l'imputation souligne par aille individualisantes sciences historique mais bien de saisir en se servant de lo

2. Nous nous arr thème à la fois ph ses rapports avec l Weber a extrêmem scientifique et tecl théorique et prati

3. Quelques mots sur la critique de Weber par Apel

La reconstruction par Apel de la « première phase de la controverse explicative-comprendre » n'a pas pour objet la critique systématique des auteurs concernés. A propos de Weber, auquel Apel réserve une place importante, il nous semble néanmoins qu'elle offre un certain nombre d'éléments pointant le risque d'une réintroduction, à l'intérieur de la position dite « dualiste », de certaines conceptions scientistes. En guise de conclusion, nous aimerions évoquer deux aspects de cette question.

1. Au sujet du rôle « complémentaire » de l'explication dans la méthode des sciences dites compréhensives, nous avons mis l'accent dans ce qui précède sur la différence, qui nous apparaît cruciale chez Weber, entre, d'une part, l'imputation causale qu'il pratique et, d'autre part, la généralisation des causes sous forme de régularités ou de lois qu'il écarte. Mais une autre lecture du rôle attribué par Weber à l'explication dans la méthodologie des sciences humaines est possible. Ainsi Apel insiste d'ailleurs sur le fait que chez Weber la méthode purement compréhensive ne suffit jamais à accéder à une connaissance véritable. Ce qui témoignerait d'une certaine réorientation scientiste de l'épistémologie webérienne⁴³, pour laquelle, il est vrai, l'explication n'est pas seulement requise pour connaître ce qui n'est pas immédiatement compréhensible : dans tous les cas, affirme en effet Weber, l'évidence d'une interprétation ne prouve rien quant à sa validité et la compréhension du sens doit toujours être contrôlée au moyen de l'imputation causale.

Weber aurait certes cherché authentiquement une médiation méthodique entre compréhension du sens et explication causale, mais sa notion d'explication compréhensive risquerait d'après Apel de faire signe vers l'idée néopositiviste selon laquelle la compréhension n'est nécessaire que parce qu'elle permet d'écarter les hypothèses indignes d'intérêt et, en quelque sorte, « débroussailler » le terrain pour rendre possible l'explication causale⁴⁴. Il est alors tentant de réduire la compréhension à un moment préscientifique de la recherche. Et il est vrai que sans aller jusque-là, tout en reconnaissant la pertinence méthodologique de la compréhension, Weber contribue peut-être à une dévalorisation relative de la méthode compréhensive en affirmant la nécessité du contrôle de l'exactitude empirique d'une interprétation par la mise au jour des motivations et des causes effectives.

Mais d'un autre côté, c'est justement par ce biais, nous espérons l'avoir montré, que Weber échappe au risque du réductionnisme néopositiviste : en ne confondant pas l'imputation causale avec la mise au jour de régularités. Et Apel lui-même souligne par ailleurs qu'en maintenant la distinction néokantienne entre méthodes individualisantes et généralisantes, Weber sauvegarde bel et bien la spécificité des sciences historiques⁴⁵, qui n'ont pas pour finalité distinctive de découvrir des « lois » mais bien de saisir des individualités, des singularités, des particularités... au besoin en se servant de lois.

2. Nous nous arrêtons, pour terminer, sur les implications épistémologiques du thème à la fois philosophique et sociologique du désenchantement du monde dans ses rapports avec la doctrine de la neutralité axiologique. Selon Karl-Otto Apel⁴⁶, Weber a extrêmement bien montré que l'ambition croissante d'une mise à disposition scientifique et technologique du monde — si l'on préfère, son instrumentalisation théorique et pratique suite au développement des sciences modernes — n'était

dence d'une
isale³⁷. Les
c'est-à-dire,
individualités
volontaire et
(morales ou
des valeurs
raisons idées
rêts sociaux.
bits peut être
usalité, des
vivent à leur
e demander,
e quant
comparative
de l'éthique
En effet, les
ple, il s'agit
résentations
miqué s'est
mpliquaient
tons-le, les
ne vise pas
énement la
néralisables
t Weber nie
sociaux, ni
ment, pour
seulement
quelles, en
uisque « ce
phénomène
la question
12. Pour lui,
e causalité,
on causale,
nguliers, à
toire. Bien
éhensives,
e causalité

finalement qu'un aspect d'un phénomène qui affecte, dans l'histoire de l'Occident moderne, toutes les sphères de l'activité : la rationalisation. Celle-ci n'est donc pas que théorique.

A l'appui de la thèse « dualiste » des fondateurs des sciences de l'esprit, Weber montre ainsi que la rationalité méthodique ne peut être ramenée à celle des seules sciences physiques, puisqu'il y a aussi, entre autres, rationalisation « méthodique » des conduites de vie et des images religieuses du monde, comme le montre notamment *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Autrement dit, Weber permet d'après Apel de démontrer que la rationalisation possède une dimension pratique, complémentaire mais non réductible à sa dimension théorique, dont une certaine conception de la science, toujours dominante, affirme pourtant la prééminence. Et, toujours selon Apel, Weber renforcerait d'autant plus la position dualiste que la rationalisation de l'activité humaine qu'il décrit ne saurait, bien entendu, elle-même être « expliquée » causalement au moyen des seuls modèles nomologico-déductifs construits par les sciences dites exactes...

Mais la thématique de la rationalisation aurait d'autres implications pour notre discussion. Car la conception wébérienne de la neutralité axiologique devrait être mise en rapport avec le thème du désenchantement du monde et de la perte de sens, phénomènes corrélatifs de la rationalisation selon Weber ⁴⁷. On sait en effet que dans le monde moderne privé de Dieu, le sens de l'existence s'estompe au point d'abolir l'idée d'une finalité éthique ultime, remplacée par une pluralité de valeurs en conflit entre lesquelles la science n'a pas à trancher : elle doit au contraire reconnaître leur pluralisme. Cette approche de la rationalisation indique ainsi une délimitation très stricte, infranchissable même, entre ce qui relève de la science d'une part, dont les résultats doivent valoir universellement – tel est le principe de la neutralité axiologique – y compris lorsqu'il est question de valeurs et de normes, et, d'autre part, ce qui relève de la décision individuelle privée, du choix de telles ou telles valeurs et normes. Selon Apel, Weber aurait de la sorte « contribué à fonder ce système de complémentarité, idéologiquement caractéristique de l'Occident au XX^e siècle, entre un scientisme ou un pragmatisme publics, et un existentialisme privé, qui est éprouvé par beaucoup comme l'*ultima ratio* d'un ordre social démocratique et libéral » ⁴⁸.

La doctrine de la neutralité axiologique, alors qu'elle peut être reliée à une acception riche et complexe de la rationalité révélerait les accents néopositivistes de la théorie wébérienne de la science ⁴⁹. Un néopositivisme qui rejoint le décisionnisme en suggérant par exemple que l'action morale ou politique dépend de choix de valeurs qui ne sont pas rationalisables. Et d'ailleurs, pour la théorie postwébérienne de la science, pour le « rationalisme critique » de Popper par exemple, la neutralité axiologique de Weber ne serait pas elle-même rationalisable : bien plutôt, elle attesterait la « nécessité d'une ultime décision en matière de valeur » ⁵⁰.

Selon Apel, la conception wébérienne de la rationalisation qui sous-tend le postulat de l'objectivité neutre par rapport aux valeurs n'est certes pas elle-même neutre par rapport aux valeurs, puisqu'elle présuppose l'idée d'un « progrès accompli par la science dans l'ordre de la vérité » et implique par là même une « interprétation globale de l'histoire qui n'est pas axiologiquement neutre » ⁵¹. Mais pour l'auteur de *La controverse expliquer-comprendre*, on n'est pas obligé d'envisager cette

présupposition
il est bien plus
« toute activité

Notes

¹ Ses écrits
citer : *Le Savant,
l'esprit du capit*
Paris, Presses P
1992.

présupposition axiologique dernière comme une décision prérationnelle. Ou plutôt, il est bien plus intéressant de la considérer comme la présupposition nécessaire de « toute activité argumentative signifiante ».

Notes

¹ Ses écrits ne sont que partiellement traduits en français. Parmi les plus connus, on peut citer : *Le Savant et le Politique* (1^{re} éd. all. 1919), Paris, 10/18, 1994 ; *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1920), Paris, Presses Pocket, 1994 ; *Économie et société* (1922), 2 vol., Paris, Presses Pocket, 1995 ; *Essais sur la théorie de la science* (1922), Paris, Presses Pocket, 1992.

² Ainsi pour Pierre Bourdieu, les « problèmes » que Weber se propose de résoudre, relatifs notamment à l'avènement de l'État, permettent bel et bien de déceler une « unité » dans l'œuvre puisqu'ils découlent tous de l'interprétation de la modernité, au travers du paradigme du « désenchantement ». Il s'agit néanmoins d'une unité « paradoxale » dans la mesure où l'on a coutume de considérer que l'épistémologie webérienne fonde un positivisme dont l'intention est de décrire les faits sans les juger, et donc de ne pas transformer les « objets » de la science en problèmes politiques à résoudre, et ce même si les premiers se construisent à partir des seconds (P. BOURDIEU, *Les promesses du monde*, Paris, Gallimard, 1996, p. 67 et s.).

- ³ K.-O. APPEL, *La controverse explicative-compréhensive*, Paris, Editions du Cerf, 2000.
- ⁴ *Ibid.*, p. 53, 54.
- ⁵ *Ibid.*, p. 59.
- ⁶ *Ibid.*, p. 64.
- ⁷ *Ibid.*, p. 64, 65.
- ⁸ J. G. DROYSEN, *Grundriss der Historik*, 1858, § 37, cité par K.-O. APPEL, *op. cit.*, p. 13.
- ⁹ W. DILTHEY, *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit* (1910), cité par K.-O. APPEL, *op. cit.*, p. 17.
- ¹⁰ M. WEBER, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales » (1904), *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Presses Pocket, 1992, p. 160.
- ¹¹ K.-O. APPEL, *op. cit.*, p. 32 et s.
- ¹² *Ibid.*, p. 33, 34.
- ¹³ *Ibid.*, p. 35.
- ¹⁴ Autrement dit, on ne pourrait saisir ce que Weber entend par « compréhension » et « explication » sans évoquer, même très succinctement, l'ambition qui donne à l'œuvre sa cohérence : reconstruire l'évolution historique de la société occidentale moderne à l'aune d'une théorie originale de la rationalisation. De ce point de vue, la pensée de Weber apparaît comme l'héritière des philosophies de l'histoire du XIX^e siècle. Cependant, Weber refuse de réduire l'histoire réelle à l'accomplissement d'un « destin » ou de la déduire de la réalisation d'un « concept ». Il parle en revanche d'une tendance, historiquement observable, à la rationalisation des représentations et des pratiques dans les diverses sphères de l'activité humaine (la religion, l'économie, le droit, la politique, l'art). En un mot, l'originalité de Weber serait d'avoir pensé la rationalité dans le cadre d'une sociologie de l'activité.
- ¹⁵ M. WEBER, « Etudes critiques pour servir à la logique des sciences de la « culture » » (1906), *Essais sur la théorie de la science*, *op. cit.*, p. 207, 208.
- ¹⁶ Ph. RAYNAUD, *Max Weber et les dilemmes de la raison moderne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 15.

- ¹⁷ Il faut néanmoins souligner que dans le courant que nous avons appelé « dualiste », Weber a particulièrement insisté sur les similitudes qui existent entre les difficultés rencontrées par les sciences exactes et celles qui entravent le développement des sciences humaines. En outre, quant à leurs méthodes respectives, entre les premières et les secondes, « les différences ne sont pas aussi catégoriques qu'il semble à première vue » (« L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 151).
- ^{17bis} Ph. RAYNAUD, *op. cit.*, p. 13, 14.
- ¹⁸ « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 122.
- ¹⁹ *Ibid.*, p. 125.
- ²⁰ « C'est le destin d'une époque de culture qui a goûté à l'arbre de la connaissance de savoir que nous ne pouvons pas lire le sens du devenir mondial dans le résultat, si parfait soit-il, de l'exploration que nous en faisons, mais que nous devons être capables de le créer nous-mêmes, que les « conceptions du monde » ne peuvent jamais être le produit d'un progrès

²¹ Ph. RAYNAUD, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

²² « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

²³ Ph. RAYNAUD, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

²⁴ « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

²⁵ *Ibid.*, p. 143 et s.

²⁶ *Ibid.*, p. 143 et s.

²⁷ *Ibid.*, p. 143 et s.

²⁸ RAYMOND, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

²⁹ M. WEBER, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

³⁰ M. WEBER, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

³¹ WEBER, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

³² M. WEBER, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

³³ M. WEBER, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

³⁴ M. WEBER, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

³⁵ Voir la « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

³⁶ M. WEBER, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

présupposition axiologique dernière comme une décision prérationalnelle. Ou plutôt, il est bien plus intéressant de la considérer comme la présupposition nécessaire de « toute activité argumentative signifiante ».

Notes

¹ Ses écrits ne sont que partiellement traduits en français. Parmi les plus connus, on peut citer : *Le Savant et le Politique* (1^{re} éd. all. 1919), Paris, 10/18, 1994 ; *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1920), Paris, Presses Pocket, 1994 ; *Économie et société* (1922), 2 vol., Paris, Presses Pocket, 1995 ; *Essais sur la théorie de la science* (1922), Paris, Presses Pocket, 1992.

² Ainsi pour Pierre Bourdieu, les « problèmes » que Weber se propose de résoudre, relatifs notamment à l'avènement de l'Etat, permettent bel et bien de déceler une « unité » dans l'œuvre puisqu'ils découlent tous de l'interprétation de la modernité au travers du paradigme du « desenchantement ». Il s'agit néanmoins d'une unité « paradoxale » dans la mesure où l'on a coutume de considérer que l'épistémologie webérienne fonde un positivisme dont l'intention est de décrire les faits sans les juger, et donc de ne pas transformer les « objets » de la science en problèmes politiques à résoudre, et ce même si les premiers se construisent à partir des seconds (P. BOURDIEU, *Les promesses du monde*, Paris, Gallimard, 1996, p. 67 et s.).

- ³ K.-O. APEL, *La controverse explicative-comprendre*, Paris, Editions du Cerf, 2000.
- ⁴ *Ibid.*, p. 53, 54.
- ⁵ *Ibid.*, p. 59.
- ⁶ *Ibid.*, p. 64.
- ⁷ *Ibid.*, p. 64, 65.
- ⁸ J. G. DROYSEN, *Grundriss der Historik*, 1858, § 37, cité par K.-O. APEL, *op. cit.*, p. 13.
- ⁹ W. DILTHEY, *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit* (1910), cité par K.-O. APEL, *op. cit.*, p. 17.
- ¹⁰ M. WEBER, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales » (1904), *Essais sur la théorie de la science*, Presses Pocket, 1992, p. 160.
- ¹¹ K.-O. APEL, *op. cit.*, p. 32 et s.
- ¹² *Ibid.*, p. 33, 34.
- ¹³ *Ibid.*, p. 35.
- ¹⁴ Autrement dit, on ne pourrait saisir ce que Weber entend par « compréhension » et « explication » sans évoquer, même très succinctement, l'ambition qui donne à l'œuvre sa cohérence : reconstruire l'évolution historique de la société occidentale moderne à l'aune d'une théorie originale de la rationalisation. De ce point de vue, la pensée de Weber apparaît comme l'héritière des philosophies de l'histoire du XIX^e siècle. Cependant, Weber refuse de réduire l'histoire réelle à l'accomplissement d'un « destin » ou de la déduire de la rationalisation « concept ». Il parle en revanche d'une tendance, historiquement observable, à la rationalisation des représentations et des pratiques dans les diverses sphères de l'activité humaine (la religion, l'économie, le droit, la politique, l'art). En un mot, l'originalité de Weber serait d'avoir pensé la rationalité dans le cadre d'une sociologie de l'activité.
- ¹⁵ M. WEBER, « Etudes critiques pour servir à la logique des sciences de la « culture » » (1906), *Essais sur la théorie de la science*, *op. cit.*, p. 207, 208.
- ¹⁶ Ph. RAYNAUD, *Max Weber et les dilemmes de la raison moderne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 15.
- ¹⁷ Il faut néanmoins souligner que dans le courant que nous avons appelé « dualiste », Weber a particulièrement insisté sur les similitudes qui existent entre les difficultés rencontrées par les sciences exactes et celles qui entravent le développement des sciences humaines. En outre, quant à leurs méthodes respectives, entre les premières et les secondes, « les différences ne sont pas aussi catégoriques qu'il semble à première vue » (« L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 151).
- ^{17bis} Ph. RAYNAUD, *op. cit.*, p. 13, 14.
- ¹⁸ « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 122.
- ¹⁹ *Ibid.*, p. 125.
- ²⁰ « C'est le destin d'une époque de culture qui a goûté à l'arbre de la connaissance de savoir que nous ne pouvons pas lire le sens du devenir mondial dans le résultat, si partait soit-il, de l'exploration que nous en faisons, mais que nous devons être capables de le créer nous-mêmes, que les « conceptions du monde » ne peuvent jamais être le produit d'un progrès

du savoir e
sur nous n
sacres pou
les science
la « guerre
Ph.
p. 164.
p. 143 et s.
Ibid.
Ibid.
Ibid.
Ra.
France, pr
laquelle n
questions
selon Max
projeté pa
ou politi
la validité
universell
intérêts et
504).
Plus
une issue,
authentiqu
universell
(p. 509).
M
Essais su
M
p. 226.
W
comporte
est absol
important
Dans de
significat
1995, p. 2
M
p. 304, 31
M
p. 318.
V
N
op. cit., p.

du savoir empirique et que, par conséquent, les idéaux suprêmes qui agissent le plus fortement sur nous ne s'actualisent en tout temps que dans la lutte avec d'autres idéaux qui sont aussi sacrés pour les autres que les nôtres le sont pour nous» (« L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 128). D'où le thème, resté célèbre, du retour à la « guerre des dieux ».

²¹ Ph. RAYNAUD, *op. cit.*, p. 19-25.

²² « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 164.

²³ Ph. RAYNAUD, *op. cit.*, p. 20.

²⁴ « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 143 et s.

²⁵ *Ibid.*, p. 148.

²⁶ *Ibid.*, p. 154 ; 162.

²⁷ *Ibid.*, p. 130 et s.

²⁸ Raymond Aron, un des premiers auteurs à avoir fait connaître l'œuvre de Weber en France, propose sur cette question une lecture qui nous apparaît particulièrement éclairante et à laquelle nous empruntons beaucoup : « Ce renouvellement des sciences historiques grâce aux questions posées peut sembler mettre en question la validité universelle de la science. Mais selon Max Weber, il n'en est rien. La validité universelle de la science exige que le savant ne projette pas dans sa recherche ses jugements de valeurs, c'est-à-dire ses préférences esthétiques ou politiques. Que ses préférences s'expriment dans l'orientation de sa curiosité n'exclut pas la validité universelle des sciences historiques et sociologiques. Celles-ci sont des réponses universellement valables, au moins en théorie, à des questions légitimement orientées par nos intérêts et nos valeurs » (*Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 503, 504).

Plus loin, Aron poursuit : « En distinguant ainsi les questions et les réponses, Weber trouve une issue. Il faut avoir le sens de l'intérêt de ce que les hommes ont vécu pour les comprendre authentiquement, mais il faut se détacher de son propre intérêt pour trouver une réponse universellement valable à une question inspirée par les passions de l'homme historique » (p. 509).

²⁹ M. WEBER, « Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive » (1913), *Essais sur la théorie de la science*, *op. cit.*, p. 303 et s.

³⁰ M. WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Presses Pocket, 1994, p. 226.

³¹ Weber précise : « La frontière entre une activité significative [*sinnhaftes Handeln*] et un comportement simplement réactionnel, parce que non associé à un sens visé subjectivement, est absolument flottante. Une part très importante des comportements sociologiquement importants, en particulier l'activité purement traditionnelle, se situe aux limites des deux. Dans de nombreux cas de processus psycho-physiques on ne trouve même jamais d'activité significative, c'est-à-dire compréhensible (...) » (*Economie et société*/I, Paris, Presses Pocket, 1995, p. 29).

³² M. WEBER, *Economie et société*/I, *op. cit.*, p. 32.

³³ M. WEBER, « Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive », *op. cit.*, p. 304, 305 ; Id., *Economie et société*/I, *op. cit.*, p. 57.

³⁴ M. WEBER, « Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive », *op. cit.*, p. 318.

³⁵ Voir la note de J. FREUND, *Essais sur la théorie de la science*, *op. cit.*, p. 457.

³⁶ M. WEBER, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », *op. cit.*, p. 148.

³⁷ M. WEBER, *Economie et société*/I, op. cit., p. 35.

³⁸ On peut ainsi lire dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (op. cit., p. 102, 103) : « Nous avons entrepris de préciser la part qui revient aux facteurs religieux parmi la complexité des innombrables facteurs historiques ayant contribué au développement de notre civilisation moderne, spécifiquement orientée vers le monde d'ici-bas. La question que nous posons ne vise qu'à déterminer, parmi certains contenus caractéristiques de cette civilisation, ceux qu'il convient d'imputer à l'influence de la Réforme comme cause historique. (...) Ce faisant, il faudra nous défaire de l'idée que la Réforme peut se déduire en tant qu'«historiquement nécessaire» à partir de transformations économiques. (...) »

D'autre part, il est hors de question de soutenir une thèse aussi déraisonnable et doctrinaire qui prétendrait que «l'esprit du capitalisme» (...) ne saurait être que le résultat de certaines influences de la Réforme. (...) Notre unique souci consistera à déterminer dans quelle mesure des influences religieuses ont contribué, qualitativement, à la formation d'un pareil esprit, et, quantitativement, à son expansion à travers le monde : à définir en outre quels sont les aspects concrets de la civilisation capitaliste qui en ont découlé ».

³⁹ « L'imputation causale se fait sous la forme d'un processus de pensée qui contient une série d'abstractions. La première et la plus décisive d'entre elles consiste justement à modifier en pensée, dans un sens déterminé, un ou plusieurs composants causatifs contestés du cours des événements, pour nous demander ensuite si, après cette sorte de modification des conditions du devenir, nous «aurions pu nous attendre» au même résultat (dans les points «essentiels» ou bien à un autre et lequel». Weber prend l'exemple de la bataille de Marathon (« Etudes critiques pour servir à la logique des sciences de la «culture» », op. cit., p. 278).

op. cit., p. 158, 159.

⁴¹ *Ibid.*, p. 156.

⁴² Ph. RAYNAUD, op. cit., p. 14, 15.

⁴³ K.-O. APPEL, op. cit., p. 36.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 40.

⁴⁵ *Loc. cit.*

⁴⁶ *Ibid.*, p. 19, 20.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 66 et s.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 21.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 36.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 66.

⁵¹ *Loc. cit.*

Dans u
intitulé «Ex
projet d'un
langage cor
que la rigue
C'est dire
la fameuse
compreneon
battu en bré
psychique
Changeux d
La distincti
langage cor
philosophes
langage ord
philosophiq
ce sens que
mots prenn
Face d
voies d'inv
à l'histoire
ceux qui l'
par exemp
arme précie
consacré à]